



SHOTO

REVUE DE L'ASSOCIATION MUSHINKAÏ

Editorial

Le doute est un élément essentiel de la recherche. Tout un chacun a connu cette sensation de ne pas progresser ou de ne pas être sur le bon chemin. Mais ce sentiment de doute ne doit jamais faire oublier la nécessaire confiance que nous devons avoir dans ceux qui nous guident (Professeurs, anciens, ...) mais aussi dans nos partenaires habituels d'entraînement.

Ces situations de doute sont indispensables pour progresser dans notre pratique. Mais ceci est naturellement vrai pour toutes les pratiques, en Arts Martiaux, en recherche purement spirituelle ou dans notre pratique professionnelle.

Il ne faut donc pas s'inquiéter d'une telle situation mentale, mais le doute ne doit pas être assimilé à de l'apitoiement sur soi-même ni au rejet irréfléchi des conditions de la pratique voire de la pratique elle-même. Cet état d'esprit doit au contraire nous obliger à réfléchir plus intensément sur soi, nos actions, notre pratique, sur notre travail qui parfois devient mécanique et perd de sa profondeur.

La progression, parfois plus rapide de certains de nos partenaires est aussi une source d'interrogation, de doute, de découragement. Il faut alors transformer celle-ci en base de départ pour une pratique plus sérieuse et plus réfléchie.

Certains, pendant cette phase d'incertitude, mettent plus facilement en cause leurs professeurs ou parfois même le fond de notre travail, avant et plutôt que de s'interroger sur leur pratique personnelle.

Dans un monde dans lequel les changements interviennent de plus en plus rapidement et dans lequel ce rythme de transformation et les transformations / changements sont synonymes de modernité, certains sont plus facilement accessibles à toutes sortes de « prophètes » qui s'appuient sur le rejet de soi-disants dogmes du passé. Il ne serait plus possible de fonder nos actions sur des valeurs intangibles, des convictions !

Ces rejets se font sans recul ni véritable analyse critique comme le feraient des enfants dans leur phase de rejet de l'autorité parentale.

Pour que cette phase soit constructive, il est nécessaire que les « parents » accompagnent le processus ou que le niveau atteint par la personne soit suffisamment élevé pour analyser la situation, la dynamique dans laquelle elle se trouve et pour ne pas s'écarter des bases fondamentales nécessaires à sa progression.

Comment alors, dans cet environnement, faire comprendre comment accepter qu'une pratique telle que la notre ne peut s'effectuer correctement que dans la durée, dans le cadre d'une recherche désintéressée, sans but temporel et dans laquelle compte le rythme et non pas la vitesse ? Comment accepter que pendant cette période difficile, il faut néanmoins persévérer mais réfléchir aussi et surtout pour ne pas tomber dans une pratique mécanique.

Pour cela pratiquons avec humilité mais également avec conviction et détermination. Ne cherchons pas à changer pour changer ou à changer parce que nous rencontrons des difficultés (âge, incompréhension, ...). Evoluons, avançons. C'est ce que nous faisons tous les jours et nous contribuons ainsi, par notre pratique, notre attitude, notre recherche à améliorer la Société qui nous entoure.

La rédaction

Sommaire

Editorial.....	1
Tetsuji Murakami d'Europe (Zarko Modric).....	2
Maître Murakami (Luis de Carvalho).....	4

Tetsuji Murakami d'Europe

par Zarko Modric

Black Belt : Pourquoi pratiquez-vous le karaté ?¹

Murakami : C'est impossible pour moi de répondre à cette question. C'est comme demander à un fumeur d'expliquer à un non-fumeur pourquoi il fume. Tous ceux qui pratiquent me comprendront, et les autres ne le pourront pas même si j'essaie de l'expliquer.

Black Belt : *Qu'est-ce qui vous a poussé à débiter la pratique du karaté ?*

Murakami : Je voulais voir par moi-même ce qui était si dangereux dans le karaté. Quand j'étais un jeune garçon, tout le monde au Japon croyait que le karaté était très dangereux et que les personnes qui pratiquaient le karaté étaient dangereuses aussi.

Black Belt : *Qu'avez-vous découvert ?*

Murakami : Que le karaté n'est pas dangereux du tout. Le karaté est comme un couteau. Vous donnez un couteau à un homme normal, il le mettra dans sa poche et l'utilisera pour couper son steak. Mais donnez ce même couteau à un fou et il blessera quelqu'un. Dans les mains d'un fou même une cuillère est dangereuse. Le karaté n'est pas dangereux, il n'y a pas de danger dans le karaté. Les personnes elles-mêmes sont dangereuses ou non mais cela dépend seulement des individus. Il y a un risque si un fou apprend le karaté mais cette même personne peut acheter un couteau ou un revolver, peut fabriquer une bombe ou conduire une voiture – et le danger est plus grand.

Black Belt : *Quel est votre but en karaté ?*

Murakami : Mon but, et le but de tout le monde en karaté, doit être le même – la perfection. Mais elle ne peut être atteinte. Je serais un vieil homme et je voudrais encore apprendre quelque chose de plus en karaté. Je voudrais toujours exécuter mieux certains mouvements. Le karaté ne finit jamais si

quelqu'un le pratique sérieusement. Peut-être deviendrais-je un grand professeur de karaté, peut-être pas, mais je serais satisfait. J'ai consacré ma vie au karaté et le karaté m'a apporté une façon de vivre.

Black Belt : Que pensez-vous du karaté d'aujourd'hui ?

Murakami : Le karaté n'a pas encore atteint son niveau le plus haut. Si vous prenez le judo par exemple, vous verrez que le judo a atteint son niveau le plus haut en tant que sport et en tant que système. Le karaté doit être perfectionné, systématisé, organisé. Le karaté a déjà fait un énorme progrès.

Black Belt : Pensez-vous que les karatékas d'aujourd'hui sont meilleurs que les maîtres du passé ?

Murakami : Non. Dans le passé, les maîtres de karaté ne faisaient rien d'autre que du karaté et ils étaient réellement exceptionnels. Maintenant un homme doit travailler, gagner de l'argent pour vivre, regarder la télévision, avoir une famille. Naturellement, il ne peut pas atteindre les mêmes niveaux mais alors que dans le passé il n'y avait que peu de grands maîtres, maintenant le niveau général des karatékas est beaucoup plus haut parce que beaucoup de personnes pratiquent le karaté et beaucoup sont très, très bons.

Black Belt : *Croyez-vous que toutes les écoles de karaté seront fédérées en un système unique ?*

Murakami : C'est le mieux. Nous devons avoir un karaté. Aujourd'hui au Japon quatre écoles dominent : Shotokan, Gojuryu, Shitoryu et Wadoryu. Toutes ont leurs qualités et leurs défauts. D'autres écoles et systèmes sont beaucoup plus petits en nombre de pratiquants et en importance. Mais l'unité est très importante pour un développement plus important du karaté dans le futur.

Black Belt : *Croyez-vous qu'un autre Jigoro Kano peut arriver en karaté et unifier tous les systèmes comme le vrai Kano l'a fait avec le ju-jitsu, créant le judo ?*

Murakami : Non. C'est impossible pour un seul homme. Jigoro Kano a eu une

¹ Interview de Maître Murakami réalisé par Zarko Modric, éditeur de la revue Black Belt au début des années 60 alors que Maître MURAKAMI pratiquait encore le Shotokan.

opportunité car il vivait à la fin de l'ère des samourais, quand beaucoup de professeurs de ju-jitsu se retrouvaient sans emploi. Et vous ne devez pas oublier que Monsieur Kano était un homme exceptionnel. Le karaté devra être unifié grâce à la coordination de beaucoup de personnes et je ne crois pas que cela pourra se réaliser dans les huit à dix prochaines années.

Black Belt : *Vous mentionnez le judo. Pouvez-vous comparer ces deux arts martiaux et sports ?*

Murakami : Ces deux grands arts martiaux ne sont pas comparables. Le judo est meilleur pour les personnes plus petites et plus lourdes et le karaté est meilleur pour les sportifs plus grands et plus minces. Naturellement, il y a de nombreuses exceptions mais cela peut être considéré comme une règle générale. Certains préfèrent le judo, d'autres préfèrent le karaté et c'est une question de goût.

Black Belt : *Vous êtes contre l'aspect « casse de briques » du karaté. Ne pensez-vous pas que cela constitue une partie du karaté ?*

Murakami : Le karatéka doit renforcer ses mains et jambes mais pas casser des briques. La main doit être endurcie sinon le karatéka peut la blesser quand il frappe quelqu'un. Si vous cassez une brique pour voir, pour vous-même, le niveau de votre habilité et la résistance de vos mains, alors d'accord. Mais beaucoup de gens pensent que casser de briques fait d'eux des experts en karaté. Au Japon beaucoup de gens brisent des pierres et des briques dans les rues avec leurs mains pour de l'argent mais ils ne connaissent même pas le karaté. Ils endurent seulement leurs mains pour gagner de l'argent en montrant leur force dans la rue. Tout le monde peut casser une brique après une année de pratique avec un makiwara. Mais le karaté est beaucoup plus que de casser des briques.

Black Belt : *Avez-vous jamais utilisé le karaté dans un combat de rue ?*

Murakami : Non. Je peux facilement esquiver si quelqu'un essaye de me frapper ainsi je n'ai pas à me battre avec lui. Si cela

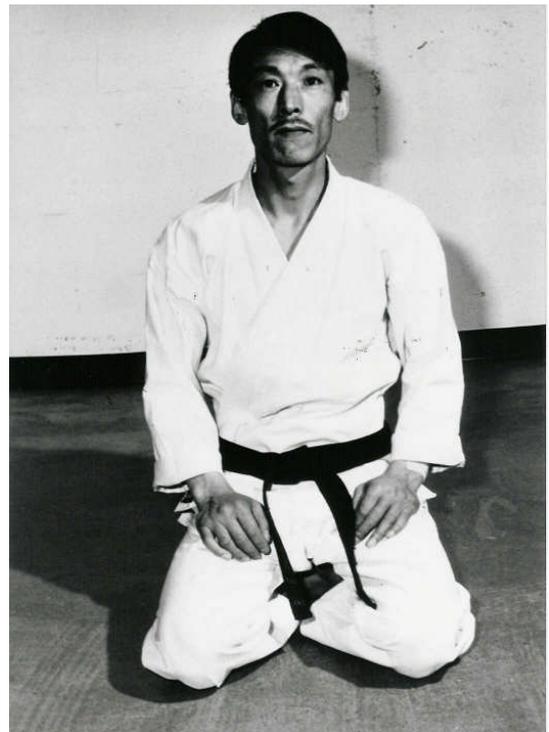
s'avère nécessaire je peux bloquer n'importe quel coup de poing mais je ne pense pas que cela soit loyal d'utiliser mes connaissances contre quelqu'un qui ne connaît pas le karaté.

Black Belt : *Dites-nous un peu quels sont vos plans pour le futur ?*

Murakami : Je cherche à constituer une Confédération Européenne de Karaté. La Fédération Nationale Sportive Culturelle de Karaté et Kendo France, la Fédération Italienne de Karaté et les fédérations d'Allemagne, Suisse, Yougoslavie et de quelques autres pays sont intéressées par ce projet.

Black Belt : *Et pour ce qui concerne vos projets personnels ?*

Murakami : Maintenant je dois décider où je veux vivre, parce que ma femme Yoshi et mes fils Yukitoshi (14 ans) et Mitoshi (13 ans) viennent me rejoindre en Europe. Je ne suis pas sûr de vouloir rester à Paris parce que je suis invité à résider en Italie. Je suis un missionnaire du karaté et je dois rester en Europe car ma tâche n'est pas encore remplie. Quand le karaté européen sera développé et suffisamment fort, je retournerais dans ma patrie, le Japon.



« Je ne me suis jamais entraîné avec Maître MURAKAMI, mais je le connaissais assez bien car nous étions voisins. Il avait la réputation d'un Expert très exigeant, voire rude avec ses élèves. Il a d'abord enseigné le style SHOTOKAN puis le style SHOTOKAI. Lorsqu'en tant que Directeur Technique, je dus régler les problèmes des rapports entre ce style et la Fédération, je fis mieux sa connaissance et nous avons pris l'habitude, sur la fin de sa vie, de nous rencontrer une fois par an. Le souvenir que j'en ai est celui d'un homme fidèle à sa pensée, intègre, qui toute sa vie s'est entraîné et a cherché à progresser. Il était très conscient que le fait d'enseigner le SHOTOKAI posait des problèmes car cette méthode est ingrate et, par là-même, peu commerciale mais il avait fait un choix et il l'a assumé jusqu'au bout, faisant fi des difficultés. Maître MURAKAMI mérite tout notre respect ». (Guy SAUVIN)²

Maître EGAMI est né en 1912 à Fukuoka. Il commence le Karaté à l'Université de Waseda alors qu'il a vingt ans. Son Maître est GICHIN FUNAKOSH. Dans son jeune âge, il avait une puissance terrifiante. Ceux qui ont vu les rares photos de GIGO FUNAKOSHI pratiquant le kumité avec lui peuvent avoir une idée de ce qu'était sa puissance. En 1948, Gigo FUNAKOSHI meurt et Shigeru EGAMI devient le premier assistant de Maître FUNAKOSHI.

Il raconte que les pratiquants de cette époque croyaient que Maître FUNAKOSHI exécutait ses techniques en décontraction à cause de son âge avancé. Toutefois, il avouera la difficulté qu'il ressentait à effectuer une défense sur ses « légers » tsuki. Il travaille beaucoup aussi avec Maître INOUE (Shin'ei Taïdo) qui était le neveu de Maître Morihei UESHIBA. Il se rend compte de l'impasse où un travail de plus en plus contracté le

mène. Il cherche quelqu'un capable de faire un oi-tsuki efficace sur son abdomen et ne le trouve pas... Il va voir des kendoka et des boxeurs. A sa grande surprise, le tsuki des boxeurs est beaucoup plus pénétrant que le tsuki des karatékas. Il réfléchit et cherche à se perfectionner sans arrêt. Sa conclusion fut que la contraction des jeunes karatéka leur donnait une illusion de puissance. Il s'orienta vers un travail plus souple. Il eut de graves problèmes de santé sans lesquels, selon lui, il n'aurait pas pu progresser autant. Il est décédé en janvier 1981 à Tokyo.

Maître MURAKAMI arriva à Marseille le 3 novembre 1957. Il fut l'un des tous premiers Japonais à venir en France enseigner le Karaté et le premier à s'installer définitivement en France.

Il est décédé à Paris le 24 janvier 1987 après trente années passées à enseigner son art à travers l'Europe et l'Afrique.

Né le 31 mars 1927 à Shizuoka (Japon), il pratique dans sa jeunesse la natation et la course à pied. Il pratique aussi le sumo qui est très populaire au Japon. Plus tard, il s'inscrivit au dojo Yoseikan de Maître Minoru MOCHIZUKI. Il y pratique l'Aïkido et le Kendo. A l'âge de vingt ans, il s'inscrit dans le club de Maître YAMAGUCHI qui enseigne le style Shotokan (à ne pas confondre avec le Maître du Goju Ryu).

Dans le dojo de Maître Minoru MOCHIZUKI il y a un Français, Jim ALCHEIK avec lequel il se lie d'amitié. Henry Plée, par l'intermédiaire de Jim Alcheik, contacte Tetsuji MURAKAMI pour venir enseigner en France. Sur les conseils de Minoru MOCHIZUKI, il se décide à venir pour une année... et il y restera jusqu'à la fin de ses jours.

Petit de taille et assez mince, il est néanmoins un redoutable combattant et il se dégageait de lui une véritable impression de puissance. Quand il arrive, il pratique un karaté pur et dur. Cette période ne fut pas facile pour lui et il dut prendre de nombreuses décisions tout seul. Aussi dira-t-

² Article paru dans la revue Officiel karaté, revue de la FFKAMA en 1987

il : « Pour ne pas gêner mon professeur au Japon, qui se sentait responsable de mes actes, j'ai écrit pour couper toutes les relations officielles et assumer seul la responsabilité de mes actions ».

Au début, il donne des cours de Karaté, Aïkido et Kendo. Dans cet âge d'or du Budo en France il vit passer de nombreux pratiquants qui allaient devenir l'élite du Karaté et du Kendo français.

En 1959, il fait des stages en Allemagne, Grande-Bretagne et Algérie. En 1961, il voyage en Italie. En 1961, avec l'aide de Jacques Fonfrède (alors Président de la Ligue Ile-de-France et Vice-Président de la Fédération Française de Karaté), il ouvre un club à Paris, rue Cambronne.

Tous ceux qui sont passés à son dojo se souviennent de Maître MURAKAMI comme d'un excellent karatéka... mais très strict et sévère dans le dojo. Il faisait un peu penser à ces moines Zen qui n'épargnent pas les coups de bâton pour éveiller les élèves. Beaucoup ne pouvaient supporter sa façon d'enseigner et partaient. A ceux qui contestaient une telle sévérité, il leur répondait qu'il n'était pas sévère mais qu'il enseignait d'une façon tout à fait normale pour qui aime ses élèves. Il cherchait à faire ressortir les ressources cachées de chacun. Selon lui, pour obtenir une amélioration chez un élève un « choc » salutaire était préférable à un long discours. Très intuitif dans son enseignement, il déconcertait souvent les cartésiens que nous sommes.

En 1967, il passe deux mois au Japon. A cette époque, Maître OSHIMA l'introduisit auprès de Maître Shigeru EGAMI. Le travail auquel il assiste à l'université de Gakushuin le déconcerte. Des positions très basses, des grands mouvements, aucune raideur musculaire. Le travail est basé sur la communication, le côté mécanique du ki-hon ordre/exécution a disparu. On cherche à unifier la commande du professeur et l'exécution par l'élève. Il ne s'agit pas de réagir vite mais d'anticiper. Maître EGAMI lui explique qu'il est nécessaire de dépasser ses propres limites, que c'est seulement quand on est épuisé,

vidé, après un long ki-hon, que le véritable travail peut commencer.

Il est abasourdi car il n'avait jamais pu imaginer un tel travail. MURAKAMI dira: « J'ai tout de suite senti que dans le karaté de Maître EGAMI se trouvait quelque chose que je cherchais depuis longtemps. J'ai donc décidé de suivre l'enseignement de Maître EGAMI et j'ai changé de style petit à petit. Au départ, j'en connaissais le but, mais j'ignorais quel chemin prendre pour y accéder. Je savais seulement que le Shotokan que j'avais pratiqué jusqu'à là ne me permettait pas d'atteindre ce but ».

MURAKAMI reste deux mois au Japon. Il avouera plus tard que, au début, il a eu beaucoup de doutes, que c'était un peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin. A son retour du Japon, beaucoup d'élèves le quittent car ils ne veulent pas changer de façon de travailler. Imperturbable, MURAKAMI poursuit son chemin. L'année 1969 voit la création de l'association Murakami-Kaï qui vise à aider le développement de l'œuvre de Maître MURAKAMI. Son groupe se développe alors en Italie, Portugal, Suisse, Belgique, Yougoslavie, Algérie, Angola et, bien sûr, en France.



Une fois par an, les élèves de MURAKAMI se rencontrent, toutes

nationalités confondues, au fameux stage de Sérignan-Plage.

Maître EGAMI est satisfait du travail de MURAKAMI et en 1976 le nomme Délégué du Shotokai pour toute l'Europe.

Cette même année, lors de son passage à Paris, EGAMI dira : « Avant, MURAKAMI était un homme de combat et cela se voyait sur son visage. Mais maintenant, il a changé et cela se voit aussi sur son visage ».

Homme cultivé, il était toujours au courant de ce qui se passait dans le monde. Entre sa collection de pipes, ses bons livres et les disques de musique classique qu'il aimait beaucoup écouter, il menait la vie active de quelqu'un qui a décidé de consacrer sa vie au karaté.

Aujourd'hui, tous ses élèves attendent de pouvoir lire un jour le livre qu'il avait écrit mais qui n'a, malheureusement, pas encore été publié.

Sa mort est intervenue au moment où il recueillait les fruits d'un investissement quotidien poursuivi depuis plusieurs années, et alors que son groupe prenait une dimension européenne à travers les différents stages qu'il avait mis en place avec ses élèves.

Luis de Carvalho

